

# *Libretto*



BERNARD OLLIVIER

NOUVELLES  
D'EN BAS

*libretto*

© Éditions Phébus, Paris, 2001.

ISBN : 978-2-7529-0871-1

Six jours après avoir pris sa retraite, en avril 1998, déprimé et inconsolable de la mort de sa femme, ses enfants devenus adultes, Bernard Ollivier part à pied de Paris jusqu'à Compostelle afin de décider de ce qu'il va faire de sa vie. Arrivé au but, après 2 300 kilomètres parcourus, il revient avec deux projets : s'occuper de jeunes en grande difficulté en les reconstruisant par la marche, comme il vient de le faire pour lui-même, et continuer à avancer sur une route d'Histoire. Il entame en avril 1999 le voyage à pied sur la route de la Soie (12 000 kilomètres) et donne naissance en 2000 à l'association Seuil, dédiée à l'aide aux jeunes délinquants, qui leur propose le voyage comme une alternative à la prison.



*Aux mains tendues  
que l'on ignore*



## LE BON JOUR

Le jeudi, c'était le jour de Ludo. À partir de dix heures du matin, il arrêta de boire. À seize heures précises, il quitta la station Bonne-Nouvelle qui lui tenait lieu de maison. Et c'était d'un pas presque assuré qu'il gagnait les bains publics de la porte Saint-Denis. Il en ressortait lavé, rasé, récuré, vêtu d'un costume gris perle certes fatigué mais propre et prenait, d'un pas vigoureux, la direction de Montmartre. À dix-sept heures pile. Le vendredi midi, il revenait avec la même exactitude méticuleuse et rentrait dans ses nippes. Le soir même, il était fin saoul.

Le jeudi, c'était son jour, et bien sûr celui de Nadine. Tout en gravissant à pied les rues ardues de la butte, Ludo essayait de chasser les images de son histoire qui ne cessaient de l'assaillir. Cela faisait maintenant cinq ans qu'il avait perdu son boulot. Une place de comptable en or. Jusqu'au jour où la société eut des difficultés de fins de mois. Et le comptable, pour ne pas se mettre à dos le patron qui insistait, consentit à pousser un peu les virgules. La boîte avait quand même coulé. Viré le Ludo. Il fallait bien un lampiste. Il avait frappé à des dizaines de portes, abaissant ses prétentions à chacune. Mais tout se sait. Noué par la honte, il était même allé proposer ses services à ceux qui faisaient profession de tripatouiller les chiffres. Mais à ceux-là il fallait des comptables irréprochables, il

n'avait plus la blancheur virginale si utile aux escrocs. Les anciennes virgules baladeuses le cernaient.

Que faire, quand la vie bascule? Ludo ne savait pas. Il avait bien essayé, au début, au petit déjeuner, de tout dire à Louise. Le chômage, les portes closes. Mais il restait muet. Elle était si claire, si transparente. Et il se sentait si sale. Et aux jumelles si belles, qui lui souriaient avec les petites moustaches que leur faisait le bol de chocolat, comment dire que leur avenir...

Alors Ludo se réfugiait dans la douceur des banquettes de moleskine et des cafés arrosés. Très vite, il avait pigé que, pour lui, c'était fini. Louise aussi avait fini par comprendre, quand il n'avait plus rapporté d'argent à la maison. Quand elle a su et qu'elle est partie avec les enfants et les meubles, il est descendu dans la rue. Même le bistrot n'était plus possible. Trop peu d'argent pour une trop grande soif. C'est ainsi que, dans une autre chaleur, celle du métro, il fait la manche. Avec quelques petites pièces, une bouteille gomme l'humiliation et la douleur. Pour bien les effacer, il boit jusqu'au bord du coma.

Lorsqu'il arrive à Barbès, Ludo prend à gauche, le long du métro aérien jusqu'à Pigalle. Il sent dans sa poche le trousseau de clés, luisant d'être tant caressé. Puis il monte vers la place des Abbesses. Rue des Trois-Frères, on le connaît. Ça lui fait chaud, maintenant, qu'on le salue. Avant, il avait l'habitude. Mais à Bonne-Nouvelle, dans la tiédeur glauque du métro, les civilités chavirent et sombrent.

Au deuxième, avec volupté, il glisse la clé dans la serrure. Nadine a fait les courses et le ménage à fond, comme chaque jour. Elle lui a suggéré que peut-être, un pressing ne serait pas du luxe, alors il range son costume bien au fond du placard et enfile les pantoufles et la robe de chambre qu'elle lui a achetées.

Les légumes épluchés et la viande parée, Ludo se met au fourneau. Il aime bien cuisiner. Et Nadine adore le jeudi soir, le seul jour où elle n'a rien à faire. Une perle, son homme. Un tour de main digne des grandes tables. Enfin, à ce qu'on dit, car Nadine ne les a jamais fréquentées. Quand elle arrive, tout l'attend, au chaud. Ludo sirote son jus de fruits en regardant les infos, elle l'accompagne avec le whisky glaçon qu'elle s'autorise chaque soir. Après dîner, Ludo range et ils font l'amour. Au matin, en humant son café, Nadine, portée par les images, raconte le film qu'elle a vu cette semaine. Chaque mercredi elle va au ciné. Elle raconte bien. Presque plan par plan. Une mémoire étonnante. De temps en temps, c'est elle qui pose les questions.

– Et le travail, Ludo ?

– Bah, le train-train. Le patron est exigeant, les collègues envieux, on devrait m'augmenter, mais pff...

– Et la famille, Ludo ?

– Les jumelles grandissent. L'une veut faire son droit. L'autre sera comptable, comme son père.

– Et ta femme, Ludo ?

À cette question-là, il ne répond jamais. Elle le sait mais elle la pose quand même, juste avant de filer à l'atelier. Pas être en retard, surtout. Ludo reste. Il fait la vaisselle, passe l'aspirateur, récuré la salle de bains. Deux heures plus tard, il est à Bonne-Nouvelle.

C'est là que Nadine l'a surpris, mercredi soir, en sortant du cinéma *Le Rex*, fin saoul, vauté sur ses cartons. Il l'a vue, figée au-dessus de lui, tétanisée. Sa lèvre tremblait. Elle a dit « Ludo, Ludo... » puis elle est entrée à reculons dans la rame qui allait repartir. Comme le train démarrait, Ludo, en tanguant, est parvenu à se relever. Elle était debout derrière la vitre, ses paumes blanches collées aux carreaux. Après que la dernière voiture eut disparu, Ludo,

le cœur affolé, s'est assis. Les yeux ronds de Nadine, sous la broussaille de la frange, semblaient imprimés dans la faïence, de l'autre côté du quai, et continuaient de le regarder.

Jeudi, un homme en costume gris perle, sans papiers, propre et rasé de frais, est tombé sous la motrice à la station Bonne-Nouvelle. À dix-sept heures pile.

## LE CONTRAT

La rame repartit paresseusement de la station Châtelet. Un grand nombre de voyageurs étaient montés dans la voiture, mais la jeune fille blonde n'avait remarqué que le clochard. Il était vraiment dégoûtant, épouvantablement velu. Sa tignasse abondante, aux mèches agglomérées par la crasse, gonflait le bonnet de laine, débordait en masses graisseuses sur son col. Il portait sur l'épaule droite un havresac constitué de deux grosses poches en plastique qui déformait encore un peu plus sa silhouette, fagotée dans un manteau à carreaux maculé et raidi par le temps. La petite crispa les lèvres lorsque l'homme vint se coucher plutôt qu'il ne s'assit sur le siège en vis-à-vis. Il puait sans réserve. Lorsqu'il chercha à mettre les pieds sur le siège à côté d'elle, elle fut tentée de se lever. Mais, trop timide sans doute, elle détourna ostensiblement la tête vers le mur du tunnel qui défilait à sa gauche. Le vieux la détaillait avec avidité, sans retenue. Lorsque leurs regards se croisèrent, il put voir l'éclair de peur irradier dans les yeux pervenche. À la station Cité, un jeune homme s'approcha d'eux, s'apprêta à s'asseoir, mais le clochard émit un sifflement qui le découragea. Il s'en fut trouver un siège à l'autre bout de la rame, se retournant juste avant de s'asseoir, avec un coup d'œil intrigué vers la fille. Le clochard, couché maintenant sur la banquette, les pieds

dépassant dans le couloir, avait fait le vide autour d'eux. La jeune fille s'agitait de plus en plus sur son siège, les narines pincées pour filtrer la puanteur. Elle faillit se lever. Il dut le pressentir car il lança, d'une voix traînante, vulgaire et provocante :

– Dis-le, si je te dégoûte...

Elle se força à un sourire de dénégation et resta assise, mais scruta le wagon à la recherche d'un endroit qui serait à l'abri de l'abominable odeur d'urine qui s'échappait du pantalon informe.

– T'aurais pas une 'tite pièce ?

Il articulait à peine. La voix était basse, éraillée, comme encombrée de tout l'alcool qu'il avait dû boire depuis le matin. Elle voulut y échapper mais croisa une nouvelle fois son regard et comprit qu'il s'adressait à elle. Elle bredouilla un « pardon ? » soumis qu'elle essaya de décorer d'un sourire sans joie.

– T'as pas dix balles ?

L'homme s'était redressé et approchait son visage. Elle reçut son haleine avinée dans un hoquet. Le courage l'abandonna. Elle se leva. Mais le vieux, avec une vivacité qu'on n'aurait pas devinée, lui barra le passage, lança ses jambes en avant puis se campa devant elle pour interdire toute fuite. La rapidité de l'homme acheva de la paniquer. Elle prit le parti de se rasseoir. Le clochard, le visage déformé par une sorte de haine froide, tendait de nouveau sa trogne vers elle.

– J' te dégoûte, hein ? Dis-le que j' te dégoûte...

Elle réprima une nausée. Dans la voiture, deux ou trois voyageurs tournèrent les yeux vers ce couple étrange. Les autres, appliqués à ne rien voir, s'obligeaient à contempler les murs noircis du tunnel. Seul un jeune homme qui, appuyé à la barre centrale, lisait un journal les observait, intrigué. Il fit trois pas dans leur direction. Le clochard

s'excitait, son visage frôlant parfois celui de la fille qui tournait la tête vers la vitre avec une répugnance et une panique qu'elle ne cherchait même plus à cacher.

– Hein que j' te dégoûte, hein ? Dis-le, hein ?

La rame arrivait à Saint-Michel. Deux personnes sur le point de monter dans la voiture jugèrent plus prudent d'aller deux portières plus loin. La fille, tremblante, tourna le dos au clochard, fouilla dans son sac, en sortit quelques pièces qu'elle lui tendit du bout des doigts.

– Tenez, laissez-moi tranquille.

Sa voix était blanche, haut perchée. Elle chercha à passer mais derechef l'homme entrava son chemin.

– Tu sais pas c' que c'est que la misère, hein ? hein ?

Ses sacs gonflés à craquer ballottaient au gré de sa colère.

En deux pas, le jeune homme qui avait plié posément son journal et l'avait glissé dans la poche de sa veste fut près d'eux. Sa voix forte, bien timbrée, déterminée, tomba comme une gifle.

– Allez, ça suffit.

Le clochard se retourna :

– De quoi ? de quoi ?

L'ivrogne lui tourna le dos et, de ce fait, un petit espace fut libre. La jeune fille crut qu'elle pourrait s'y faufiler mais, par un mouvement rapide, le vieux la bloqua encore tout en faisant face au jeune homme. La fille, coincée contre la vitre, s'efforçait de ne pas toucher les sacs immondes qui brinquebalaient devant elle.

– De quoi, blanc-bec, qu'est-ce qu'il veut le blanc-bec ? hein ? hein ?

– Que vous laissiez mademoiselle tranquille comme elle vous l'a demandé. Un point c'est tout.

Le jeune homme restait calme, sa voix était claire. La fille, suspendue à ses lèvres, ne bougeait plus.

– Et si j' lui foutais ma main sur la gueule au blanc-bec? hein? Si j' lui foutais ma main sur la gueule?

Cette fois, c'est vers le garçon qu'il tendait son visage hirsute et lançait son haleine nauséabonde. Le jeune homme recula. Le type le suivit jusqu'à l'espace libre, devant les portes. Les autres voyageurs avaient fait place nette. La jeune fille eut un mouvement pour sortir enfin du piège qui s'ouvrait. Son sauveur, d'un mouvement de la main impératif, l'en dissuada.

– Ne bougez pas, surtout, ne bougez pas...

Elle s'immobilisa, subjuguée. La rame arrivait à Saint-Germain-des-Prés. Le clochard s'énervait et singeait le jeune homme, sautillait sur place en répétant d'une voix de tête: « Ne bougez pas, surtout, ne bougez pas... »

Le garçon avait soulevé le loquet et les deux portières s'étaient ouvertes en claquant. Il attrapa l'homme par le col de son manteau, le tira violemment à l'extérieur puis réintégra la voiture. Empêtré dans ses ballots, l'homme tomba lourdement sur le quai. Il tenta de se relever, de remonter dans le wagon, mais le garçon sans un mot s'interposa. Les bras en croix, il attendait, obstruant ainsi toute la largeur de la porte. L'autre recula, hurlant des insultes, et il gagna la voiture suivante au moment précis où les portes de la rame claquaient. Le garçon appuya son dos contre la barre verticale et poussa un violent soupir de décontraction. La fille s'était approchée.

– Merci, monsieur. Je...

– Ce n'est rien, ce n'est rien... – il toucha sa poche et constata en riant: Du coup, j'ai perdu mon journal – il leva sa main à hauteur de son nez et huma: Et il pue, le salaud. Il faut que je me lave les mains. Je me demande même si une bonne désinfection...

Elle mêla son rire au sien. Elle était rassurée. Une vitre la séparait maintenant du cauchemar. Elle posa sur le garçon un regard reconnaissant, avant de le tourner vers le wagon suivant. Derrière la porte vitrée qui séparait les deux voitures, l'ivrogne s'agitait, éructait, buvait de longues lampées à sa bouteille, comme pour avaler le courage d'affronter le garçon. Celui-ci devina l'angoisse de la fille.

– Ne craignez rien, il n'osera pas revenir. Jusqu'où allez-vous ?

Ils descendirent à Montparnasse. Sur le quai, il répéta :

– Il faut que je me lave les mains, j'ai l'impression d'avoir fouillé dans une poubelle.

Elle rit de nouveau. Il était beau et fort. Elle n'avait pas envie de le quitter. Aussi, lorsqu'il proposa qu'ils aillent boire un café, histoire d'effacer à la fois la saleté et les émotions, elle accepta avec d'autant plus de reconnaissance qu'un peu plus loin le clochard était descendu lui aussi et faisait tourner sa bouteille vide au-dessus de sa tête, restant toutefois à une distance prudente.

– Je vais te l'arranger, moi, ta 'tite gueule. Approche, si t'es un homme, approche, hein ? hein ?

Le garçon s'en garda bien. Élevant une main protectrice à hauteur des épaules de la fille, il la guida vers la sortie.

Le clochard se calma à l'instant même où ils disparaissaient dans le couloir. Il alla jusqu'au bout du quai, monta les marches, redescendit dans l'autre direction et attendit la rame. Il sortit une canette de bière de son havresac et la sirota à petits coups. À la station Châtelet, il emprunta le couloir et se retrouva sur le quai opposé. Sur un banc, un jeune homme brun, habillé avec recherche, lisait le journal du soir. Le clochard s'approcha. Le garçon plia son journal, sortit un billet de cent francs de sa poche et

le tendit au vieux qui l'empocha sans piper. Il fixait le quai d'en face d'un œil rêveur.

– Ce con m'a fait mal. J' me suis esquiné en tombant sur ma bouteille. Vas-y doucement, hein, parce que sinon, moi, j' marche plus dans vos combines. J' suis pas là pour dérrouiller, hein? hein?

La rame arrivait. Le garçon, attentif, scrutait l'intérieur des voitures. Il dit rapidement :

– Deuxième voiture, la brune avec la queue de cheval. Et mets le paquet, hein, elle est vraiment super!

Ils montèrent dans la deuxième voiture par deux portes différentes.

## LA CHANCE

La chance passa une fois en courant. Néné la saisit. On peut dire ce qu'on veut, mais Néné, quel que soit le nombre de litres qu'il a bu, c'est un cerveau. Et rapide. Le type avait déboulé de l'escalier, là-bas, au bout du quai, coudes au corps. Il sprinta dans sa direction, tourna dans le couloir. Il revint presque aussitôt, pâle, à bout de souffle. En repassant devant le clochard que le bruit inhabituel avait complètement réveillé, il jeta quelques sachets blancs. Presque tous tombèrent derrière les sièges. Un seul vint choir à terre, aux pieds de Néné qui, avec une présence d'esprit et la promptitude d'un prestidigitateur, posa son sac en plastique gonflé d'un fourre-tout hétéroclite – toute sa fortune – sur le petit carré blanc. Puis il se désintéressa sur-le-champ de l'affaire et, le plus naturellement du monde et d'un geste mille fois répété, se saisit de sa bouteille entamée.

En deux secondes, les flics étaient là. Le fuyard se laissa ceinturer et fouiller en protestant de son innocence. « Ben quoi? Qu'est-ce que j'ai fait? » Ils l'emmenèrent sans lui répondre, reprenant eux aussi leur souffle. Deux heures après, il revint devant Néné qui finit par lui dire :

– T'aurais pas perdu quelque chose?

L'autre eut un sourire narquois. Néné se pencha et confia à mi-voix :

– Je les ai planqués. Tu risques rien. Même une armée trouverait pas... – il fit une pause : Moi, je peux te les retrouver. Mais ça va te coûter un litre.

L'autre avait un fond de peur qui plissait ses yeux. Il restait là, planté, à réfléchir, son grand corps maigre se courbant de droite et de gauche, comme poussé par des vents contraires. Enfin il sembla sortir d'un rêve.

– Tu dis que personne trouverait ?

– Personne, que je te dis ! Quand Néné – c'est Néné que je m'appelle –, quand Néné dit quelque chose, tu peux le croire. Bon alors, je vais te les chercher ?

– Non, non, rien ne presse...

L'échalas réfléchit encore quelques secondes, puis jeta, complice déjà :

– Tu veux gagner un peu d'argent ?

– Ben, c'te question !

– Alors on va s'entendre. Écoute... Voilà ce qu'on va faire. Je vais me mettre au bout du quai. Et je t'enverrai des types. Si je te regarde, tu lui donnes un paquet. Si je te regarde en me levant, c'est deux paquets. Compris ?

Il le prenait pour un con, ce jeune blanc-bec. Mais Néné ne se laissa pas distraire.

– Et pour le litre ?

– Un litre tous les deux paquets ? Ça va ?

– T'es louf. Un contre un, c'est régulier.

– Ça va !

– Mais ton plan est foireux, on va attraper un torticolis. Et quand le quai sera plein de gus, comment qu'on fera ? Non, va en face...

Le type en resta baba. Puis il se rembrunit d'un coup :

– Pas d'entourloupe, hein ?

Néné ne répondit même pas. Non mais, ce morveux...

L'autre s'éloigna à pas comptés, se retourna deux fois avant d'être aspiré par les marches, puis réapparut sur le

quai opposé. Il semblait tendu, aux aguets. Néné, lui, se rencogna dans son siège. Il avait la saloperie de came, il aurait les litres. Il n'y avait plus qu'à attendre. Il avait eu raison de choisir la station Montmartre. Il avait le coucher, dans le petit coin où il se cachait le soir et où des ouvriers avaient stocké du matériel. Voilà maintenant que, grâce au petit péteux, il aurait le boire. Une demi-heure plus tard, un jeunot tout en jeans vint s'asseoir en face, près du morveux. Néné vit le frôlement des mains, les billets semblaient nombreux. Il ne s'emmerdait pas, le blondinet. Néné se demanda si, dans le marché, il n'avait pas été roulé. Le jeans se leva nonchalamment et se dirigea vers la correspondance. Blondinet regarda son associé et ferma les yeux, avec un mouvement à peine perceptible de la tête. Néné s'extirpa de sa paillasse, emprunta le couloir, s'assura qu'il était seul avant d'ouvrir avec un carré en acier une petite trappe qui cachait un robinet d'eau et attrapa un sachet, dans un trou au-dessus de la porte. C'était assez grand pour qu'il y planque son sac, et invisible si on ne fourrait pas sa tête dans le trou. Quand il revint sur le quai, le jeans s'approcha de lui. En voyant la maigreur, le teint livide, le tremblement des mains, Néné se dit qu'au moins le pinard, ça fait grossir et ça donne des couleurs.

Il tendit la main et lança fort, de sa voix cassée :

– Une 'tite pièce, mon gars. T'as pas une 'tite pièce ?

Le type tendit la main, prit le sachet dans la paume tendue. Néné fit semblant d'empocher la monnaie.

– Merci, mon gars, dit-il à voix haute, en jetant un coup d'œil de l'autre côté des voies.

Blondinet lui sourit d'une grimace qui mit le clodo en joie. En revenant prendre sa place, près de son sac en plastique, il se fit la remarque : c'était la première fois depuis longtemps qu'il travaillait. Il fêta l'événement d'une grande lampée de rouge.

Ce jour-là, il gagna dix litres. Blondinet refusa d'aller les chercher et lui tendit un gros billet en boule. Néné qui, à l'habitude, se montrait radin sur ses réserves de vin, partagea son butin avec deux collègues. Et tout en arrosant sa première journée de travail, il prévint les deux autres :

– Maintenant, on n'est plus du même monde. Le quai, c'est à moi et à personne d'autre. Le premier qui vient m'emmerder ici, ce sera la guerre. Et attention hein, Néné, quand il est méchant, il est méchant... Mais si on respecte ce qu'il a dit, il sait se montrer généreux.

Le lendemain puis le jour suivant, la manne s'abattit. Blondinet était maintenant à l'aise, la routine s'installait : le boulot, quoi. Son associé, sur ses conseils, avait ouvert deux ou trois caches supplémentaires, dont une dans le tunnel, où il stockait le plus gros de la réserve. Chaque lundi, Blondinet venait sur son quai, s'asseyait près de lui et repartait sans un mot, en oubliant un sac en plastique près du siège. Les sachets, en vrac, étaient dedans. Néné avait repéré le grossiste. Un type longiligne, au crâne rasé et aux yeux clairs, avec des chaussures de para à tiges hautes. Il aimait bien les paras. Quand il avait cassé du bougnoule dans le bled, il avait pris de sacrées bitures à la bière avec eux, le soir, dans les bistrots ou au mess.

Vers la quatrième semaine, le clochard avait même fait des économies. Non pas que Blondinet l'eût augmenté, mais il ne parvenait pas à boire tout le vin qu'il gagnait. Les clients devenaient de plus en plus nombreux. Plus jeunes aussi. Les nouveaux se remarquaient facilement. Ils avaient encore la démarche élastique et une petite lumière dans l'œil, une excitation quand ils empochaient le sachet. Mais ça leur passait vite.

Néné dut en convenir, il buvait moins. Dame, il fallait rester vigilant. Quand il avait trop forcé sur la vinasse et s'endormait, Blondinet venait le réveiller d'un coup de pied furieux. Aussi, dès qu'il était entre deux vins, il entretenait juste l'ivresse, une lampée de temps en temps, pas de plongeon comme autrefois. Sauf le soir, bien sûr, le boulot fini.

Les flics rôdaient. La brigade du métro aussi. Deux fois, Blondinet fut emmené. Il revenait deux heures après, nerveux. Un jour, il traversa et laissa comme d'habitude un sac en plastique près de Néné. Un sac Tati, rose et blanc. Puis avant de se lever, il souffla :

– Maintenant, c'est toi que le livreur viendra voir. Ils me serrent de trop près. Mais attention, hein, pas de coup fourré, sinon...

Après son départ, Néné jeta un coup d'œil dans le sac. Il était blindé, mais tout de même... Au lieu des sachets habituels, il y avait là des millions de billets, pire qu'à la Banque de France. Pour la première fois depuis qu'il travaillait pour Blondinet, il eut peur.

Il repéra le type avant même qu'il soit près de lui, parce qu'il avait bien la tête de l'emploi et qu'il portait le même sac Tati. L'échange se fit sans un mot, juste quand la rame arrivait. Néné respira. Il planqua la marchandise et le train-train reprit. Mais la vision du sac de billets le hantait. Elle lui gâtait le goût du vin.

Un après-midi, Blondinet ne fut pas au rendez-vous. Néné s'inquiéta, car très vite, un puis deux clients qui le connaissaient maintenant vinrent chercher leur dose et le payèrent directement. Il paniqua. La drogue, il voulait bien, mais tout ce fric, c'était pas sa pratique. Il le planqua au fur et à mesure, car les billets lui brûlaient les doigts. Lui, il connaissait surtout les pièces qu'il comptait dans sa poche. Pour les doses, il changea de tactique. Quand le client avait payé, il lui soufflait :

– Sous le troisième siège, à partir du bout du quai.

L'autre s'en allait tranquillement au fauteuil indiqué, glissait la main sous le rebord de métal et s'engouffrait dans la première rame. Durant trois jours, Blondinet absent, Néné fit marcher la boutique. Le tas de billets augmentait, la réserve de sachets diminuait. Bientôt, il serait riche mais à court de marchandise. Le jeudi, le para fut de retour sur le quai d'en face où le morveux n'avait toujours pas réapparu. Il traversa. Quand il s'approcha, Néné avait ouvert les yeux et lui glissa :

– Il est pas là... Je l'ai pas revu. Je comprends pas...

L'autre faisait semblant de regarder ses ongles.

– Tu peux me laisser la camelote et...

– Et ta sœur ?

– Mais y a du pognon ! Combien tu veux ?

– Vingt mille. J'aime pas ça. Je reviens vers trois heures. Si t'as le blé, ça va, sinon, que dalle, et il monta doucement, d'un pas retenu, dans la voiture qui venait de s'immobiliser.

À trois heures moins cinq Néné se glissa dans le tunnel et compta approximativement. Fallait pas être surpris par une rame. Il pensait encore en anciens francs, ce qui pour lui faisait deux millions. Il n'aurait jamais cru manipuler tant d'argent de sa vie. C'est qu'après ce retrait il lui en restait bien encore deux fois plus, au jugé. Il revint sur le quai, les billets serrés dans le fond du sac. Par-dessus, il avait jeté une chemise sale et un litron vide. Il attendit, les tripes nouées par la pétoche, et ça, ça ne lui plaisait pas. S'il avait choisi d'en arriver là, c'était quand même pour qu'on lui foute la paix. Le para comme convenu arriva, s'assit près de Néné. À la vue des billets il se détendit mais jeta tout de même avant de se lever, voulant prouver que c'était encore lui le chef des opérations :

– S'il n'y a pas le compte, t'es mort.

Il y avait le compte. Néné en était sûr, il y aurait plutôt plus que moins. Il sentait encore les billets sous ses doigts, le tremblement dans son ventre.

Le mercredi suivant, l'homme revint. Puis le jeudi d'après. Toujours sans nouvelles de Blondinet, Néné avait ouvert une autre cache car le volume des billets ne permettait pas de faire tenir le sac dans les petites alvéoles du mur. La nuit, lorsque le métro n'était plus éclairé que par les veilleuses, il allait compter l'argent, plongeait les mains dans le papier craquant et chiffonné. Sûr que quand Blondinet reviendrait, il lui demanderait une augmentation.

La semaine suivante, ce fut au tour du para d'être absent. Néné renvoya les clients, indifférent à leur panique. Il restait deux doses. Il en vendit une au quadruple du prix. Et la dernière, au prix habituel, à un cinglé qui le menaçait de sa seringue. Puis il glissa dans le tunnel, s'empara du sac rebondi de billets et remonta au jour. C'était la première fois depuis longtemps. Il se secoua, « Merde, ça caille ! » On devait être aux environs de Noël, il y avait des ampoules multicolores dans les rues et, vers *Le Rex*, une grande réclame pour un dessin animé barrait la rue. Il suivit le boulevard, son sac ballottant sur sa jambe. Mais il n'avait pas fait deux cents mètres qu'il s'arrêta, éteint et assoiffé. Au premier bistrot il commanda un verre de rouge, le lampa d'un coup. En redemanda un autre.

– Paie d'abord le premier, lui lança le loufiat.

Néné plongea la main dans le sac, en sortit un billet au hasard. C'était une coupure de deux cents francs. Le garçon ressortit la bouteille. Néné l'arrêta d'un geste.

– Non, pas de celui-là. Du bon.

Dompté par le billet, le garçon lui servit un verre de bordeaux, mais Néné n'y trouva pas son goût et réclama un « côtes », comme autrefois avant d'aller au boulot.

Il restait devant son verre, songeur. Il attendit pour le boire que le garçon eût rendu la monnaie. Juste en face, il y avait des taxis à la station. Lorsqu'il fit mine de monter, le chauffeur, d'un geste vif, bloqua la porte. Mais Néné apprenait vite : il plongeait de nouveau la main dans le sac et, la face hilare, agita devant la vitre quelques billets froissés. Le taxi déverrouilla la porte et l'aida à l'ouvrir. Néné s'installa confortablement sur le siège, son sac près de lui, qu'il couvra d'un regard de tendresse. Le chauffeur attendait.

– Aux Galeries Lafayette !

Une heure plus tard, il en sortait transformé, ayant abandonné ses hardes dans les cabines d'essayage et pris ce qu'il y avait de plus cher, un costume sombre en fil-à-fil dans lequel il aurait grelotté sitôt sorti si la vendeuse ne l'avait pas convaincu d'acheter aussi un manteau. Il avait dû mener une palabre exténuante avec la fille qui ne comprenait pas son choix de vêtements trop grands. Comme il prenait conscience qu'il puait, il crut bon de s'excuser :

– Je n'ai pas eu le temps de me laver...

– Ne vous inquiétez pas, dit la vendeuse, j'ai l'habitude.

Néné fut tenté de lui dire des mots gentils. En fait, depuis qu'il distribuait des sous à la ronde, tout le monde était plutôt courtois.

À la caisse, il fit sensation en sortant des poignées de billets qu'il déposa sur le comptoir. Quand on est riche, on laisse les autres compter. Satisfait de l'image que lui renvoyaient les glaces du magasin, il s'offrit deux ou trois verres de côtes-du-rhône dans un bistrot en face. Puis émoussillé à la vue d'un couple qui se faisait servir à une table un kir royal, il en commanda un mais n'aima pas. Il lui fallut cinq ou six côtes pour effacer le goût. Il trouva facilement un autre taxi, le fit marauder aux alentours de

la place Clichy et choisit un hôtel miteux de la petite rue Biot qui donne sur la place. Le gérant réclama le prix d'avance. Néné plongea la main dans le sac, déposa une poignée sur le comptoir et prit la clé sans attendre la monnaie. Il avait conscience d'agir comme un prince. Après une douche il redescendit, se rendit chez un coiffeur du boulevard se faire couper les cheveux et la barbe. Il constata avec quelque mélancolie les traces que l'âge et l'alcool avaient laissées sur son visage, depuis la dernière fois qu'il avait eu l'occasion de se voir, propre, dans un miroir. Il y avait si longtemps.

Un nouveau taxi le ramena au grand magasin. Au rayon maroquinerie, il fit l'acquisition d'un sac en cuir et d'un portefeuille. Dans un restaurant de la place Clichy, il s'offrit un repas copieux de fruits de mer – son péché mignon – et repartit avec trois bouteilles de muscadet pour passer la nuit. Mais ces agapes étaient trop inhabituelles et Néné, à peine couché, dut se relever pour vomir dans le lavabo. Faute de tire-bouchon car il avait perdu l'habitude du vin bouché, il cassa le goulot des fioles sur le robinet et, de peur de se couper, but dans le verre à dents. Il s'endormit tout habillé. Au matin, il avait faim. Au premier bistrot il avala trois bières et un croissant et pensa à sa mère. En revenant rue Biot, il sourit en imaginant son entrée dans le village, en taxi, habillé comme un roi. Il achèterait des fleurs chez Louissette. À la supérette en bas de l'hôtel, il fit l'emplette de rasoirs et d'un tube de crème à raser. En prenant sa clé, il prévint le gérant qu'on lui prépare sa note. Il prit une douche, se rasa et s'habilla.

Il jura lorsqu'il ouvrit le tiroir de la commode dans lequel il avait laissé sa fortune. Le sac était là, mais ouvert et vide. Rien dans les autres tiroirs, rien dans la penderie. Sa bouche s'était asséchée, d'un coup. Il jeta un coup d'œil aux bouteilles vides de la veille. Il n'en était pas

encore à se désaltérer au robinet. Puis il s'assit sur le lit. Quand il descendit, il trouva le taulier derrière son comptoir, tendu comme un arc. Un type costaud se tenait en arrière et, à la position de sa main, on devinait sans peine qu'il tenait une arme. Leurs regards étaient fixes, mauvais, sans merci. Néné les ignora et sortit. Il héla un taxi et se fit conduire à la station Montmartre. Il regagna son quai, lesté de trois litres de vin achetés avec ce qui restait dans son beau portefeuille. Blondinet était à sa place et il ne le quitta pas des yeux pendant que Néné s'installait à la sienne.

C'est un voyageur tardif qui buta sur le corps, dans le couloir, près de la trappe au robinet. Sur l'insolite costume neuf, il découvrit un trou et une grosse tache rouge.

## CIEL BLEU

Ce soir-là – à moins que ce ne fût un matin – Pierre n'était pas frais. Assis sur la chaise en fer du métro Saint-Placide, les pieds nus, il oscillait d'avant en arrière comme un arbre que le souffle de la rame lancée à pleine vitesse aurait malmené. Il tenait difficilement les yeux ouverts et voyait, comme derrière un voile, les voyageurs défiler devant lui. Il entendait malgré tout, par intermittence, le bruit d'une pièce qui tombait dans la timbale posée près de ses orteils, et ce tintement, chaque fois, était un onguent bienfaisant pour les blessures de sa tête.

Il sortit de son quasi-coma lorsqu'il prit conscience qu'une silhouette était plantée devant lui et ne bougeait pas. D'habitude, les gens ne s'arrêtent pas. Les généreux marquent un petit arrêt, à peine ponctué par le « cling » de la pièce dans la sébile, et ils repartent aussitôt. Comme si c'étaient eux qui avaient honte. Depuis deux ans, à moins que ce ne fût trois, Pierre n'avait plus honte. Une habitude. Mais cette bon Dieu de silhouette restait là. Il fit un effort violent pour porter son regard vers le haut et perçut un visage, d'homme à ce qu'il lui sembla, penché vers lui. Quelle cuite il tenait ! Il devina plus qu'il ne vit la silhouette qui se baissait et déposait quelque chose dans l'écuelle. Après tout, si ce con profitait du spectacle et payait réglo sa place, Pierre n'avait rien à redire. Mais ce

n'était pas une pièce car, les yeux fermés de nouveau, il n'entendit pas le bruit caractéristique de la monnaie sur l'aluminium. Était-ce que ce salopard voulait lui voler ses sous ? Pierre fit un effort désespéré qui lui arracha un grognement et vit la main qui se retirait de la sébile après y avoir laissé un petit rectangle blanc. Un billet ? Il se renversa sur sa chaise et glissa pesamment dans le sommeil.

Ce ne fut que deux heures plus tard qu'il émergea de sa léthargie comateuse. Il but un coup, jeta un œil torve alentour, puis sur le sol. À ses pieds, l'écuelle contenait quatre pièces jaunes, deux blanches et une carte de visite. Pierre se pencha, la ramassa, la retourna. Merde, déjà qu'il y en avait qui laissaient des pièces étrangères, si maintenant c'était du papier ! Qu'est-ce qu'il pouvait en faire, lui, il n'avait même plus de stylo !

C'était une carte au nom de « Christian Dernois, vétérinaire ». Il posa le bristol près de lui et ramassa les sous de la sébile. Puis il but une nouvelle rasade de vin et entreprit de chercher ses chaussures.

À l'arrivée de la rame, automatiquement se déclenchait sa mélopée :

– Une 'tite pièce, m'sieurs-dames, pour manger. Un franc pour manger...

Les gens défilaient, et il cherchait à capter leur regard qu'ils s'empressaient de porter ailleurs. Ils sont forts, les gens, pour vous rendre transparent quand ils ne veulent pas vous voir. Ça lui rappelait les garçons de café qui vous ignorent si bien quand vous leur faites signe. Ça, c'était du temps où les bistrots, il y allait encore.

Sa main s'appuyant sur la faïence rencontra de nouveau le petit morceau de carton. Il relut le nom. L'adresse, en bas, il ne pouvait pas la déchiffrer. Ses lunettes ne lui